

**CLAUDE HAGÈGE**

**LE LINGUISTE  
ET LES LANGUES**



**LES GRANDES VOIX DE LA RECHERCHE**

**CNRS EDITIONS**

**DE VOIX**



## Présentation de l'éditeur



C'est en linguiste de terrain que Claude Hagège a abordé le champ des langues. Son intérêt pour leur réalité vécue, leur chair vive et le terreau d'origine de la parole humaine en font un adepte d'une approche empirico-inductive, aboutissant ainsi à des conclusions d'ordre général à partir d'une matière concrète. Les contributions apportées par Claude Hagège en linguistique se fondent sur l'étude de langues sémitiques, afri-

caines, amérindiennes, austronésiennes puis sino-tibétaines. Des formes sagittales et du logophorique à la théorie des trois points de vue et l'anthropologie casuelle, c'est toute la richesse et la complexité des langues qui sont ici creusées et révélées. À travers ces travaux, la linguistique s'incarne comme une science humaine à part entière.

*Médaille d'or du CNRS, titulaire de la chaire de Théorie linguistique du Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, Claude Hagège est l'auteur de plus de vingt livres sur le langage et les langues, dont La structure des langues (1982), The Language Builder (1992), Le français, histoire d'un combat (1996), Halte à la mort des langues (2000), Dictionnaire amoureux des langues (2009), Les religions, la parole et la violence (2017).*



Claude Hagège

Le linguiste  
et les langues

CNRS ÉDITIONS

DE VIVE VOIX

La version audio du présent ouvrage  
est disponible à l'achat sur le site [www.devivevoix.com](http://www.devivevoix.com)

couverture Paul Cox

© CNRS Éditions / De Vive Voix,  
coll. « Les Grandes Voix de la Recherche »,  
Paris, 2019.

ISBN : 978-2-271-12701-3

[www.cnrseditions.fr](http://www.cnrseditions.fr)  
[www.devivevoix.com](http://www.devivevoix.com)

## **Les Grandes Voix de la Recherche**

Une collection CNRS Éditions / De Vive Voix

Donner la parole aux lauréats et lauréates de la médaille d'or du CNRS, la plus prestigieuse récompense scientifique française : telle est l'ambition de la collection Les Grandes Voix de la Recherche.

En des textes courts et vivants, les médailles d'or retracent leur parcours, nous transmettent leur passion, nous présentent leurs travaux. Grâce à des contenus accessibles et à jour des dernières avancées scientifiques, ils nous introduisent au meilleur de la recherche française.

En passeurs et médiateurs, ces grandes voix de la recherche explorent tous les domaines de la connaissance et présentent de manière claire les grands défis de la science.

À écouter ou à lire, ces grandes voix de la recherche sont disponibles sous forme de livre audio et de livre papier.



Claude Hagège

© Laurence Médart / CNRS Photothèque

## Un milieu surbabelisé

Je suis né en Tunisie, à Carthage, ville dont Flaubert fit le cadre de son grand roman *Salammbô*. Dans mon enfance, Tunis, où habitait ma famille, et qui était une ancienne banlieue musulmane de Carthage, avait depuis longtemps commencé à s'eupéaniser. Le processus se développant, Tunis devint un milieu surbabelisé, peuplé par un grand nombre de communautés utilisant des langues tout à fait différentes les unes des autres. Les Tunisiens d'origine pratiquaient déjà deux variantes distinctes de l'arabe, dont l'arabe classique. Cette dernière n'est pas une langue parlée, mais une langue littéraire que l'on apprend à l'école, qu'on lit dans le Coran, dans les ouvrages de

la production culturelle arabe depuis l'Hégire jusqu'à l'époque contemporaine. Dans le monde arabe, ou arabophone, à côté de cet arabe classique, un certain nombre de dialectes existent et varient selon les pays. Il y a ceux de l'Orient, c'est-à-dire l'irakien, le syrien, le palestinien, l'arabe d'Arabie saoudite, le jordanien, etc. Il y a aussi ceux de l'Occident, c'est-à-dire le mauritanien, le marocain, l'algérien, le tunisien, le libyen, l'égyptien et l'arabe soudanais.

C'est dans ce contexte que je suis né. À côté de cette babélisation propre au monde arabophone lui-même, il y avait des communautés juives importantes, dont celle de mes parents. Elles parlaient un dialecte judéo-arabe avec un certain nombre de mots hébreux, mais pour l'essentiel des racines arabes. Le français, dans sa variante coloniale et dans sa variante littéraire, à travers les ouvrages classiques que l'on étudie dans les écoles, avait également une forte présence en Tunisie lors de ma naissance puisque ce pays était, depuis le traité du Bardo en 1881, un protectorat français. À travers les écoles, l'enseignement, les lycées, la culture française s'est

répandue très vite, surtout au sein des classes aisées. C'est la raison pour laquelle, de même que dans d'autres familles de la bourgeoisie juive francisée, je peux mentionner le français comme ma langue maternelle. Le français est la langue dans laquelle je m'exprime à l'écrit le plus aisément, pour des raisons très simples qui sont liées à la pédagogie. C'est en français que j'ai appris à exprimer ma pensée d'une façon littéraire durant ma scolarité. Mais j'ai d'autres langues maternelles.

Je suis en effet locuteur de l'italien, qui est quasiment ma deuxième langue maternelle. Par beau temps, la Sicile est visible depuis les côtes de l'extrême est de la Tunisie. Il y avait donc un très grand nombre d'Italiens, ou plus précisément de Siciliens, qui occupaient essentiellement deux fonctions : les uns étaient gens de maison, les autres musiciens. Dans ma famille, il y avait les deux. Mes parents ont employé des gens de maison siciliens et m'ont également donné un maître de musique sicilien. Celui-ci m'a enseigné le violon, le piano, et même des instruments à vent

(clarinette, flûte traversière) et à cordes pincées. Tout cela a donc fait partie de mon éducation.

Dans la mesure où l'on peut considérer que les langues sont des sortes de musiques, ma formation de musicien et celle d'enfant amoureux fou des langues se rejoignent. Cependant, cet amour des langues n'était soutenu par aucune formation technique ou scientifique. Mes parents et moi-même avons fait le choix de ne pas donner à cette tentation, à ce tropisme naturel, une trop grande importance. C'est pourquoi, après avoir obtenu mon bac en Tunisie, j'ai été envoyé par mes parents à Paris, au lycée Louis-le-Grand, pour préparer l'École normale supérieure. En hypokhâgne et en khâgne, j'ai continué à faire, comme c'était déjà le cas dans le secondaire, beaucoup de latin et de grec classique. Mon amour des langues était tel que j'ai demandé au proviseur du lycée de nous procurer un professeur de grec moderne. J'avais en effet appris qu'en Grèce on parlait une langue dans la continuité directe du grec classique, vieille de plus de 3000 ans, même si elle avait évidemment subi plusieurs transformations. Cela m'intéressait

de savoir qu'une langue que l'on qualifiait de morte était en fait une langue vivante. J'ai donc étudié avec enthousiasme les textes des grands auteurs grecs et ai obtenu l'agrégation de lettres classiques.

Aussitôt après le service militaire, ma passion des langues a connu une très forte résurgence. Sans que je puisse dire que la prolongation de mes études à travers l'agrégation de lettres et le séjour à Normale Sup soit une interruption complète de ce qui était ma vraie vocation, je considère que ce fut une césure de quelques années. Néanmoins, une fois mes obligations militaires accomplies, plutôt que d'enseigner dans des lycées comme j'aurais pu ou dû le faire en tant qu'agrégé, j'ai demandé au CNRS une mission pour aller faire du terrain en Afrique.

## Linguiste de terrain

Je suis donc devenu un linguiste de terrain. Quelques années plus tard, j'ai consacré une thèse d'État à deux langues du centre du Cameroun : le mbum, mais aussi le tikar, qui sont apparentées au groupe Adamaoua de l'Est, et qui appartiennent à ce qu'on appelait autrefois les langues soudanaises.

Cela étant fait, je ne m'en suis pas contenté. Malgré des reproches de dispersion qui m'ont parfois été faits, je sentais bien que d'autres continents et d'autres communautés linguistiques m'attiraient tout autant.

J'ai ainsi voulu étudier une langue d'une communauté amérindienne de la famille algonquienne, située en Colombie-Britannique, au

sud-ouest du Canada et jouxtant l'état américain de Washington. Cette communauté parle la langue comox, qui appartient à la famille des langues salish, utilisée sur l'île de Vancouver. Après trois séjours parmi cette communauté, j'ai rédigé, sur la base de mes notes et de mes enregistrements une monographie consacrée au comox.

Mais cela n'a pas suffi non plus. Ma passion des langues est tellement dévorante que je ne pouvais me contenter de deux spécialisations dans des domaines linguistiques distincts. Je me suis alors intéressé aux langues austronésiennes en pensant d'abord aller aux Philippines. Là-bas est parlé le tagalog, la grande langue des Philippines, appelée aussi pilipino, du nom que lui donnaient les Espagnols. Si l'Espagne a été une puissance coloniale durant cinq siècles aux Philippines, celles-ci sont passées sous le contrôle des États-Unis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à tel point que les Philippines sont aujourd'hui, surtout au sommet de l'échelle sociale, très américanisés, et ne connaissent plus l'espagnol, qui a pourtant été leur langue

coloniale durant des siècles, et a fourni nombre de leurs patronymes.

Je me suis intéressé aux langues autres que le tagalog : l'ilokano, le cebuano, etc., mais elles avaient déjà fait l'objet de travaux de linguistes. J'ai par conséquent décidé de me rendre sur les îles Palau, où est parlé le palau, une langue austronésienne apparentée à l'indonésien, mais aussi au tagalog, et qui n'avait été étudiée que par des missionnaires allemands, puisque Palau était l'une des rares colonies allemandes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. J'y ai consacré une nouvelle monographie.

Après ces trois travaux sur des langues des familles africaine, amérindienne et austronésienne, j'ai voulu revenir à mes amours de naissance : le domaine sémitique, avec l'hébreu et l'arabe. L'hébreu, comme l'arabe, mais pour des raisons différentes, a au moins deux formes. Il existe une forme liturgique de langue sacrée qui n'est pas une langue parlée. Aucun homme n'aurait l'idée d'utiliser l'hébreu classique pour dire à une fille : « je t'aime », ou à quelqu'un à table :

« passe-moi le couvert ». Pour des déclarations de la vie quotidienne, on utilise l'hébreu israélien, qui est une forme moderne, à travers de très nombreuses évolutions au cours du temps, de l'hébreu classique. C'est une langue moderne où l'essentiel de la morphologie de l'hébreu classique a été conservé, mais qui a été enrichie par un très grand nombre de mots nouveaux (il n'y avait évidemment pas de mots pour dire « hélicoptère » ou « compagnie d'assurance » en hébreu classique biblique !). Cette différence entre l'hébreu israélien et l'hébreu classique est donc comparable à celle qui existe entre les dialectes arabes et l'arabe coranique, langue littéraire et religieuse avec laquelle on n'aurait pas idée de faire une déclaration orale d'amour.

Je suis également allé au Tchad pour étudier l'arabe. L'arabe tchadien est une des nombreuses variantes dialectales de l'arabe. Il se distingue assez fortement des arabes maghrébins, que je connaissais mieux. Je l'ai étudié en nomadisant avec les populations le long du lac Tchad, à l'endroit où elles élevaient de modestes troupeaux de zébus et pratiquaient un islam

assez rigoriste, bien que mâtiné d'une certaine forme d'ouverture propre à l'islam africain.

Aujourd'hui, en outre, et depuis plusieurs décennies maintenant, je m'intéresse tout particulièrement à la Chine et aux langues sino-tibétaines. Je m'y rends régulièrement. C'est sur cette famille de langues qu'ont porté beaucoup de mes travaux de linguiste.

Quand j'étais enfant, j'interrogeais partout les gens en leur demandant comment on disait ceci ou cela dans leur langue. Cela inquiétait beaucoup mes parents car j'abordais n'importe qui. Je ne possédais pas encore de moyens techniques, que j'ai acquis en suivant des cours de linguistique et en explorant des langues dans les communautés qui les parlent. J'ai ensuite appliqué ces techniques, ce qui veut dire que je me déplaçais toujours avec un énorme cahier pour noter, un magnétophone pour enregistrer, un appareil pour photographier et une caméra pour filmer. En d'autres termes, mon travail de linguiste de terrain, sans être celui d'un ethnologue, car je n'avais pas de formation dans cette

discipline, et moins encore celui d'un explorateur, consistait à observer, écouter et interroger des populations sur leur langue. Je m'intéressais aussi à leur mode de vie, à leurs modes d'union, à leurs modes de relations entre les sexes, entre les générations, à leur mode d'application de leur religion et d'adaptation à leurs traditions d'origine.

Tout cela m'intéressait beaucoup dans la mesure où cela avait un reflet linguistique. À partir du moment où les pratiques étaient articulées sur une langue qui en était l'expression, mon travail prenait un sens. Je ne faisais de l'« ethnologie » que de façon latérale, en même temps que ma recherche, qui consistait à interroger des populations au moyen de listes de mots et de phrases. Ainsi, je décelais et exposais les structures de la langue : son vocabulaire, son lexique, sa phonologie, sa phonétique différentielle, sa morphologie, sa syntaxe et sa sémantique, c'est-à-dire toutes les grandes composantes des langues humaines, quelles qu'elles soient.

## Une approche empirico-inductive

À travers ces études empiriques de terrain, j'ai développé un modèle théorique. J'étais préoccupé par la complémentarité entre deux visions de la recherche scientifique : l'une hypothético-déductive et l'autre empirico-inductive.

La vision hypothético-déductive consiste, pour une recherche scientifique donnée, et c'est particulièrement vrai dans le cas des sciences humaines comme la linguistique, à poser un certain nombre de grands principes généraux, et à en faire toutes sortes de déductions, pour ensuite interroger la réalité empirique et voir si cette réalité illustre ou contredit ces déductions. Cette orientation est totalement opposée à

## Les Grandes Voix de la Recherche

### Dans la même collection

Thibault Damour, *Ondes gravitationnelles et trous noirs*

Gérard Berry, *La pensée informatique*

Nicole Le Douarin, *Les secrets de la vie*

Jean Jouzel, *Climats passés, climats futurs*

Philippe Descola, *Une écologie des relations*

Alain Connes, *La géométrie et le quantique*

Maurice Godelier, *Fondamentaux de la vie sociale*

Alain Aspect, *Einstein et les révolutions quantiques*

### À paraître

Jules Hoffmann, *L'immunité innée*

Claire Voisin, *Faire des mathématiques*

Jean Weissenbach, *Dépolluer la planète*

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions sur notre site  
[www.cnrseditions.fr](http://www.cnrseditions.fr)